

Se parler à l'autre

Dominique Ducard,
Université Paris-Est Créteil,
Céditec EA 3119

Nous partons du principe dialogique, en référence aux travaux du cercle de Bakhtine [Todorov (1981)], qui postule que toute parole ou discours est le lieu d'une interaction entre plusieurs voix, qui se font entendre dans ce qui est dit et entre lesquelles des liens sont établis, par rétroaction ou par anticipation. Un énoncé, conçu comme l'unité de l'échange verbal, est alors appréhendé comme une réponse à d'autres énoncés, réalisés ou supposés. Les manifestations de ce phénomène sont multiples et constitutives de toute forme de communication ; elles font partie de « la vie du mot » (*slovo* : mot/discours), notamment dans sa valeur de transmission du sens : « La vie du mot c'est de passer de bouche en bouche, d'un contexte à un autre, d'une génération à une autre génération. Chaque membre du groupe parlant [...] reçoit le mot par la voix d'un autre et rempli par la voix d'un autre. Le mot arrive dans son contexte à lui venant d'un autre contexte, pénétré de sens donnés par d'autres. Sa propre pensée trouve le mot déjà habité. » [Bakhtine (1970), 236] Le mot/discours est ainsi, quand il provient d'un autre, de manière réfléchie ou à l'insu du locuteur, réinterprété dans un nouveau contexte et modulé dans une nouvelle forme d'expression.

La théorisation du dialogisme, à la suite des études de Vygotski en psychologie [Friedrich (2001)], accorde une place centrale au discours intérieur dans la réception du discours d'autrui et dans « l'orientation active du locuteur » : « C'est dans le cadre du discours intérieur, dit Bakhtine/Volochinov, que s'effectue l'appréhension de l'énonciation d'autrui, sa compréhension et son appréciation, c'est-à-dire l'orientation active du locuteur. » [Bakhtine/Volochinov (1977), 165] Notre propos se situera dans cette perspective d'étude, en donnant une nouvelle inflexion à l'affirmation que le dialogisme intérieur est premier et qu'il

est la condition de toute autre forme de dialogisme, en reprenant la réflexion du point de vue de la théorie des opérations énonciatives, avec l'appui de quelques références philosophiques. C'est donc la polyphonie dans le dialogisme qui nous intéresse, rejoignant en cela certaines considérations de Francis Jacques sur le dialogique. [Jacques (1979)]¹. Ce que le philosophe dit de l'opération dialogique de la compréhension du sens, en reprenant la formule de Bakhtine selon laquelle l'allocutaire est « un être rempli de paroles intérieures », rencontre ce que nous visons. Bivocalité et interlocution sont réunies dans l'énoncé en dialogue.

Quand j'écoute autrui, ce que j'entends vient s'insérer dans les intervalles de ce que je pourrais dire. Sa parole est recoupée latéralement par la mienne. Une autre voix le précède, le porte, le conteste, se loge dans son propre discours. Il parle en moi comme je m'entends en lui. Je ne comprends son énonciation que si je pose sur chaque mot de la phrase à appréhender une série de mes mots propres en manière de réplique intérieure. [Jacques (1979), 350]

Dans le titre donné à cet article, qui ne marque qu'une étape dans un travail à poursuivre, il y a ainsi le rappel que le propre du sujet parlant est d'être parlant-entendant, et que l'écho de soi et l'image de l'autre se conjuguent dans la communication verbale. L'étude des marqueurs linguistiques du jeu de miroirs qui détermine la relation intersubjective entre les locuteurs-énonciateurs dans toute situation de discours, ne peut se faire sans avoir, en arrière-plan, une théorisation de cette relation. Les références sont nombreuses, depuis la phénoménologie de la conscience, pour ne pas aller plus loin dans l'histoire philosophique, jusqu'à la théorie de l'esprit en sciences cognitives et aux hypothèses neuronales sur l'empathie en passant par la psychiatrie et la psychanalyse.

I. Intersubjectivité et altérité

Le linguiste peut ainsi se tourner vers la dialectique de l'ipséité et de l'altérité mise en avant par Paul Ricœur dans son herméneutique du soi, à partir d'une analyse des personnes grammaticales et des actes de discours [Ricœur (1990)]². Avec le *Soi-même comme un autre*, qui implique l'autre en soi, Ricœur place l'altérité propre à la « structure

¹ Voir notamment la cinquième recherche.

² Voir notamment la première étude : « La "personne" et la référence identifiante. Approche sémantique », et la deuxième : « L'énonciation et le sujet parlant. Approche pragmatique ».

dialogique de l'échange d'intentions » au niveau de la réflexivité de l'énonciation. Mais alors que le philosophe centre la relation dialogique sur l'attestation de soi, par la confiance dans le pouvoir de dire, la réalité des interactions montre que cet « échange d'intentionnalités se visant réciproquement », qui définit l'intersubjectivité dans la communication verbale, est plus tortueux.

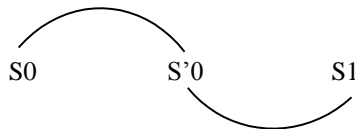
C'est ce que le psychiatre et psychologue Ronald D. Laing a voulu mettre en évidence dans ses travaux. Il a exploré le champ de ce qu'il nomme la « science prospective des relations de personne à personne », en s'intéressant aux actes d'attribution qui reposent sur les idées que chacun se fait de l'expérience de l'autre, selon les trois modes que sont la perception, la mémoire, l'imagination : « A chaque instant, nous nous attribuons réciproquement des mobiles, des initiatives, des intentions et des expériences » [Laing (1971), 29]. Interrogeant la logique des inférences, conscientes ou non, dans les formes de relation interpersonnelle, il a porté son attention sur les marques de confirmation ou d'infirmité, directe ou tangentielle, dans les réponses de part et d'autre, au cours d'interactions, et sur les modalités de conjonction ou de disjonction dans les attributions, considérées comme vraies ou fausses. Et il a plus particulièrement souligné, notamment à partir de ses observations cliniques, les jeux de simulation, par élusion (au sens d'esquive, de détour, d'évitement), délusion (au sens d'idée ou croyance erronée), collusion (au sens d'entente tacite, d'accord de coopération implicite, de forme de connivence), jusqu'à la confusion mentale, ces « manœuvres » étant agies ou subies, intentionnellement ou non. Dans un petit ouvrage original publié en 1970 (*Knots*) [Laing (1971 et 1979)], il a résumé, par des suites de phrases élémentaires, des schèmes qui sont des « nœuds, enchevêtrements, impasses, disjonctions, cercles vicieux, blocages », pour faire entrevoir ce qu'il nomme « l'ultime élégance formelle de ces textures de la maya ». Avant cet inventaire, il s'était livré, dans un autre ouvrage (*Self and others*, 1961) [Laing (1971)] à une sténographie des attributions croisées entre deux personnes, illustrée par des applications pratiques. Ainsi le schème de l'idée que se fait p de l'idée que se fait o de la façon dont p voit o , qui est noté

$(p \rightarrow (o \rightarrow (p \rightarrow o)))$, peut correspondre à la situation où un mari, p , croit que sa femme, o , croit qu'il ne sait pas qu'elle ne l'aime plus. On peut reconnaître, dans ce type de représentation, les intrications de « formations imaginaires » dont Michel Pêcheux avait proposé une notation formelle [Pêcheux (1969)] pour rendre compte des images préconstruites ou construites au cours de l'énonciation, dans une situation de communication. Nous retrouvons cette insistance sur le caractère d'ordre imaginaire de tout rapport à soi et à l'autre dans la

théorie énonciative d'A. Culioli. De ce point de vue, l'acte d'énonciation, dans le dialogue, est dissymétrique, avec une double intention de signifier et l'activité de langage est, dans le même temps, activité de production et activité de reconnaissance interprétative de formes. A. Culioli dit ainsi que « le locuteur se fait une image de son auditeur, une image de l'image que l'auditeur se fait du locuteur » et que « cette image varie au fur et à mesure de la communication » [Culioli (1965)]. Nous n'avons plus un simple locuteur mais un énonciateur, avec son co-énonciateur, dans le champ de l'intersubjectivité, avec une « relation de soi à soi » et une « relation à un autre que soi », pouvant renvoyer à l'autre ou à soi [Culioli et Normand (2005)]³. En référence au phénoménologue de l'existence Henri Maldiney et à ce qu'il désigne comme l'épreuve de « la coexistence d'une double altérité », que nous faisons dans toute situation humaine [Maldiney (2007)]⁴, j'assimile ce que celui-ci nomme « l'autre *de* moi » avec le coénonciateur, noté S'O, et « l'autre *que* moi » avec le co-énonciateur, noté S1, étant bien entendu que S'O et S1 sont alors des constructions dont l'origine subjective est le sujet énonciateur, noté S0. Nous avons ainsi trois instances qui peuvent être dans un rapport variable d'identification, de différenciation ou de séparation.

La dualité énonciative et la « double altérité »

énonciateur-coénonciateur / co-énonciateur
 ego alter ego alius



moi – « autre *de* moi » / « autre *que* moi »

identification-différenciation / séparation

³ Voir notamment la 7^e séance, p. 142 sqq.

⁴ « Nous nous apprenons à travers notre réponse à l'appel de l'autre et à travers la réponse de l'autre à notre interpellation, mais non pas dans un exact partage. Quand l'autre *que* moi, auquel je m'adresse, m'interpelle en retour par sa parole ou son mutisme, il y a en eux quelque chose qui m'interpelle *dans mes propres termes*, parce qu'en eux j'entends l'autre *de* moi. Ainsi notre être propre est en jeu dans notre être à l'autre. » (Maldiney, *op. cit.*, p. 218).

Ainsi, par exemple, si, à l'écoute du propos de S1, qui est mon co-énonciateur dans le dialogue que nous avons engagé conjointement, je montre mon assentiment par un énoncé du type « C'est ça ! » ou « Tout à fait ! », « Exactement ! », je réagis d'une certaine façon à ce que je m'entends dire par l'autre, le ramenant à mon double : *l'autre de moi*. L'orientation s'inverse dans le dissentiment, quand je rejette ce qui est dit, pouvant faire de S1 un tout *autre que moi*. Il arrive aussi que je ne me reconnaisse pas dans ce que je m'entends dire, me dissociant alors d'une parole qui me semble étrangère. On voit, par la complexité introduite, que l'on ne peut se référer à une conception élémentaire du couple émetteur-récepteur, ne serait-ce que parce que les interlocuteurs sont locuteurs-auditeurs, pris dans une activité de langage extérieure-intérieure. Le schéma qui est ici proposé de la relation inter-sujets, avec des positions et des vecteurs-tenseurs, opte pour une représentation d'ordre topologique et dynamique, à l'encontre d'un système classificatoire statique. Une variation contextuelle minime ou une simple modulation prosodique peut modifier le gradient et l'orientation de la relation. La mise en relation sous la forme de graphes permet de matérialiser une hypothèse de travail, qui va être expérimentée à l'épreuve des observables pris en compte.

II. Modulations

Je partirai, pour examiner quelques formes exemplaires de ces mouvements de rapprochement-éloignement, de la représentation métalinguistique que donne A. Culioli de l'assertion. L'assertion est une opération de validation par assignation d'une valeur référentielle, en situant une occurrence de notion relativement à une relation intersubjective et à un espace-temps (ce qui est le cas pour quelqu'un dans une situation donnée, ou, pour le générique, dans toutes les classes de situation envisagées), qui constituent le domaine de validation de cette assertion. L'assertion peut être modulée selon le degré de certitude ou de conviction de l'énonciateur, elle peut être différée (ce qui sera le cas) ou suspendu, en attente (interrogation, injonction) ou encore fictive (ce qui serait le cas), selon les modalités de l'éventuel, du probable, du nécessaire, de la supputation, du « comme si ». Ces différentes modalisations introduisent une estimation de la valeur assignée et marquent une distance du sujet énonciateur par rapport à ce qu'il énonce et par rapport à un autre énonciateur. La formule qui récapitule les composantes de l'assertion en montre toutes les implications.

La formule schématique de l'assertion

je tiens à/veux/désire prendre la parole pour dire que je	sais que P être-le-cas pense crois
---	--

	<u>Représente</u>	
je tiens à/veux/désire	force assertive	engagement
prendre la parole	acte de locution	
pour dire	visée énonciative	
<que> je sais/pense/crois	instances de validation	modalisation
<que> P être-le-cas	validable-validé	validation

Les prédicats-type de la modalisation assertive servent à délimiter trois zones de représentation de la certitude ou quasi-certitude et de la croyance caractérisées par un état stable pour *savoir*, par le passage à l'existence pour *penser*, par un état intrasubjectif pour *croire*. Toute modalisation introduit une marge d'évaluation entre le sujet énonciateur et les représentations construites dans l'énoncé. Dans l'assertion modulée par ces prédicats, il y a un double centrage du sujet, qui rapporte son dire à des états internes, dont l'interprétation varie en fonction des formes d'expression employées.

Cette délimitation est conforme aux emplois et propriétés sémantiques de chacun de ces prédicats. On peut les distinguer, sommairement, en procédant à la façon de Wittgenstein, pour qui la signification d'un mot correspond à ce qu'explique l'explication de la signification de ce mot. Il se faisait ainsi la remarque suivante, à propos de *savoir* et de *penser* - avec cette réserve qu'il s'agit ici du texte traduit en français - :

Je peux savoir ce que pense quelqu'un d'autre, non ce que je pense. Il est juste de dire "Je sais ce que tu penses", et faux de dire : "Je sais ce que je pense". (Tout un nuage de philosophie condensée dans un fragment infime de grammaire.) [Wittgenstein (2005), 311]

Passons sur la discussion possible de ce jugement linguistique⁵ pour ne retenir que le principe d'analyse, en vérifiant seulement les compatibilités des prédicats de modalisation, lorsqu'il s'agit de la relation du sujet à lui-même (moi - autre de moi) :

Je pense savoir que	Je crois savoir que P	*Je sais penser que
*Je pense croire que	??Je crois penser que P	*Je sais croire que P

Seul *savoir*, qui renvoie à un état interne plus ou moins stabilisé, peut être, sans hésitation, objet des deux autres verbes. *Penser* et *croire* introduisent un hiatus entre le sujet-origine de l'assertion et ce qui est le cas, fondé sur le *savoir*, et ils indiquent qu'il y a un chemin d'accès possible, d'ordre mental. À l'inverse *savoir* ne peut jamais occuper cette place de modalisateur par rapport aux autres verbes. Tout comme *croire* est difficilement acceptable devant *penser*. Et *croire* ne peut être modalisé par *penser*. Si *savoir* ne peut indiquer un hiatus et un chemin d'accès mental, pourquoi *croire*, qui a cette fonction pour *savoir*, ne le peut-il de façon similaire pour *penser* ? A la question *qu'est-ce que tu fais ?* ou *qu'est-ce que tu as ?* on peut répondre *je pense (à)-*, pas *je crois (à)-*. *Penser* désigne le passage à l'état d'existant d'un procès mental, *croire* désigne un état qualitatif lié à la subjectivité. Significatifs sont les emplois de *penser* dans les constructions suivantes : *que l'on pense seulement à-*, *quand je pense que-* / *quand j'y pense, si je pense à-* / *si j'y pense*. Par ailleurs on peut inciter un autre à *penser* : « Pense, fais un effort ! » ou « Penses-y sérieusement ! » on aura difficilement : « Crois ! », à moins qu'il s'agisse d'une invitation à rejoindre le monde des croyants en une réalité supérieure : « Crois et tu seras sauvé ». « Pense donc ! » rejette ce qui a été dit, en refuse l'existence ; « Crois donc ! » est impossible pour rejeter la croyance d'autrui, mais on peut avoir, en ce sens, avec la prosodie adéquate : « Tu crois ! », pour indiquer une nette mise en doute. L'injonction est possible avec un énoncé du type : « Crois-en mon expérience. », le *en* introduisant, dans le contexte, une référence à un « for intérieur » et la forme impérative signifie une demande adressée à l'autre d'accorder sa confiance à ce qui est dit, sur la déclaration de ce qui est le propre du sujet. Le domaine du *croire* est intrasubjectif. L'arrêt et la perplexité des locuteurs, quand on les soumet à la vérification de possibilité de ces combinaisons, face à *je*

⁵ Nous pouvons ainsi avoir un énoncé du type « Je sais (bien) ce que je pense, quand même », en réaction, par exemple, à un reproche sur la versatilité de l'énonciateur.

crois penser que P, semble indiquer la difficulté à subjectiver, par la faillibilité de la croyance au regard d'une objectivité interindividuelle, l'existence construite par le sujet lui-même.

Dès que l'on introduit un *autre que moi*, un locuteur-co-énonciateur, donc de la distance, le chemin d'accès d'une modalité à une autre devient possible :

Je pense que tu sais que P Je sais que tu penses que P Je crois que tu penses que P
Je pense que tu crois que P Je sais que tu crois que P Je crois que tu sais que P

Il m'est en effet possible, par l'écart qui me sépare, en tant qu'origine subjective de ce que *je* dis, de mon autre que moi, d'émettre une pensée sur son savoir ou sa croyance, de déclarer mon savoir sur ce qu'il pense ou croit, de manifester ma croyance à propos de ce qu'il pense ou sait. L'énonciateur-origine (le *je*) rapporte son assertion à ses propres états internes (pensée, savoir, croyance) à propos de ceux qu'il attribue à l'autre (un *tu* comme un *il*). Les degrés d'accessibilité aux représentations que se fait l'autre et l'opération de validation dépendent des valeurs des prédicats, dans leur agencement : penser / savoir, penser / croire ; savoir / penser, savoir / croire ; croire / penser, croire / savoir.

D. R. Laing a décrit dans ses *nœuds*, à partir de situations rencontrées dans sa pratique de psychiatre, l'enchevêtrement des modalités de l'assertion et le jeu d'images qui s'interpose entre les sujets, vu par un observateur extérieur. En voici deux exemples, dans la traduction française, dont je ne discuterai pas ici les conditions linguistiques de possibilité ou d'impossibilité :

Jack croit
qu'il ne sait pas ce que (il le voit bien)
Jill croit que Jack sait,
Et que Jill sait
ce que Jill croit que Jack sait,
qu'il croit
ne pas savoir.

Jack dit à Jill :
« Tu crois que je sais cela,
mais je ne le sais pas. »
Jill croit qu'il le sait mais refuse de le lui dire.

III. Jeu de positions

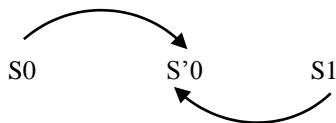
Je vais reprendre, en les adaptant à mon propos et en retenant la signification du jeu comprise dans l'étymon latin (*ludere*) et celle des préfixes de formation, les notions de *collusion*, *délusion* et *élusion*, utilisées par Laing, pour simuler par des graphes les relations entre S0, S'0, S1, notamment celles qui sont marquées par certains emplois des

prédicats *savoir, penser, croire*, auxquels on doit ajouter le prédicat de locution *parler* et celui de l'énonciation, *dire* ; mais l'on pourrait aussi introduire des énoncés avec *voir, comprendre, écouter, imaginer*. L'objectif sera seulement de forcer à la réflexion et de montrer les applications possibles de ce schéma à des formes d'énonciation variées. Pour se représenter le mouvement sous-jacent à l'interprétation des énoncés, il faut avoir à l'esprit et dans le langage intérieur, la prosodie des expressions, en imaginant aussi la gestualité qui peut accompagner les échanges, en situation. Nous n'indiquerons que les formes en « tu » ; le lecteur pourra essayer avec les formes en « vous », le passage de l'une à l'autre rencontrant parfois des obstacles, qui seraient à intégrer à une analyse plus précise.

Chaque schéma sera accompagné de fragments d'énoncés, pris dans des situations ordinaires d'interlocution, qui permettront au lecteur de contextualiser les formes et de restituer la prosodie adéquate, sans laquelle elles seraient parfois diversement interprétées. Chacune de ces formes a bien entendu des propriétés particulières dont une étude linguistique de détail aurait à rendre compte.

Collusion

Schéma :



Formes correspondantes :

tu sais	tu (ne) sais pas	tu sais quoi sais-tu que-
quand tu penses (que-, à-)	tu ne penses pas (que-)	tu ne crois pas (que-) crois-moi

*je me suis complètement planté à l'oral, tu sais
tu sais pas, il s'est trompé de jour, l'idiot
tu sais quoi, et bien c'est annulé, ils disent que ça va être reporté
sais-tu que nous n'avons plus le droit d'entrer sans invitation officielle,
 c'était bien pourtant
quand tu penses à ce qu'on aurait pu éviter, je m'en veux vraiment
tu ne penses/crois pas qu'ils auraient pu s'y prendre autrement, ces
 imbéciles
 il n'est pas prêt de recommencer, crois-moi*

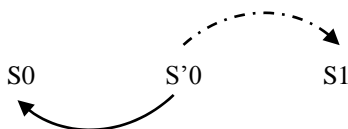
Ces formes ne sont ni des assertions positives ou négatives, au sens strict, ni de véritables injonctions ou interrogations. Sans pouvoir être

ramenées à une simple fonction phatique, elles présentent une certaine analogie avec les postures et gestes du tout petit enfant, lors d'interactions avec un adulte, observées par le psychologue Jérôme S. Bruner [Bruner (1991)], et que celui-ci décrit comme des *formats d'attention conjointe*, stabilisés dans les échanges par l'apprentissage de conventions et de règles. L'enfant cherche alors à diriger l'attention d'autrui dans une direction commune, notamment par le regard.

Il s'agit ici d'amener l'autre à une reconnaissance mutuelle et à une interprétation commune de ce à quoi il est référé dans ce qui est dit. Le schéma montre que l'énonciateur vise ainsi à placer son co-énonciateur dans une position de coénonciation, par assimilation.

Délusion

Schéma :



Formes correspondantes :

tu penses !	tu n'y penses pas !	penses-tu !
tu crois (ça) !		qu'est-ce que tu crois !
tu parles !		

Toutes ces formes peuvent venir en réplique à un énoncé comme : - *Alors, comme ça, il va se présenter aux élections*, en démentant l'assertion en suspens ('il se présente'), donnée comme une possibilité et annulée, par exemple : - *Tu penses ! Il en est bien incapable, et puis il n'a aucune chance.*

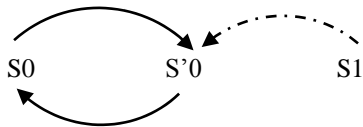
La parole de l'autre, dans ce qu'elle dit, est vidée de sa valeur référentielle : elle est hors de propos. Ce que le locuteur a énoncé comme un possible est évacué et sa qualité de co-énonciateur valide est ainsi effacée. Le sujet-énonciateur se replie sur sa personne, donnant à entendre son « accent appréciatif » (Bakhtine) vis-à-vis de l'autre, ici dépréciatif. La pensée, ou la croyance, ou la portée de la parole de S1, dans le sens que lui attribue S0, est nulle et non avenue, et S'0 est ramené à S0.

Un changement de prosodie, pour certaines formes, dans la réplique à l'énoncé précédent, peut faire basculer dans le renforcement de l'assertion en attente. Dans ce cas il y a aussi annulation par un rejet, cette fois d'une autre valeur possible ('il ne se présente pas') : - *Alors, comme ça, il va se présenter aux élections. - Tu penses ! Et comment ! / Pour sûr, qu'est-ce que tu crois ! Et il a toutes ses chances.*

D'autres variations dans la mise à l'écart de l'autre sont interprétables comme un hiatus dans la mesure subjective du dicible. Les valeurs référentielles peuvent être co-orientées mais S0 marque, par la force assertive de son énonciation, que S1 est en deçà de la représentation. C'est le cas, par exemple, avec les formes : *tu penses bien (que-) ! tu parles (si-) !* [Culioli (2002)], qui renchérisent sur ce qui est dit. On pourrait aussi prendre en compte des énoncés tels que *tu ne crois pas si bien dire, c'est peu de le dire*. Ce qui nous conduit au cas suivant.

Elusion

Schéma :



Formes correspondantes :

je (ne) te dis pas !
 je (ne) te dis que ça !
 c'est rien de le dire !
 tu m'en diras tant !⁶

*je te dis pas comme il a déguerpi, un vrai lapin !
 c'était pas croyable, il y en avait partout, ça grouillait, une vraie
 fourmière, je te dis que ça !
 - tu as vraiment une chance du tonnerre ! - c'est rien de le dire !*

Dans ce cas, la valeur de ce qui est énoncé est extrême, au-delà de ce qui est référentiable et communicable. L'énonciateur donne à entendre et à comprendre ce qui sépare la représentation de la formulation. Il n'y a plus de co-énonciateur en tant que répondant, l'interlocuteur est réduit à un rôle de spectateur, invité à prendre acte de ce que le locuteur suggère de son état affectif (surprise, étonnement, émerveillement, ...), ou tout au plus à y participer par empathie. S'0, qui a en quelque sorte absorbé S1, est pris à partie par S0 : *je/te*, pour lui dire qu'il ne peut dire

⁶ Antoine Culioli a proposé une étude de cet énoncé dans son séminaire oral de 2010-2011.

ce qu'il a à dire, ou qu'il ne peut dire plus que ce qu'il dit qu'il ne dit pas. Cela tourne à vide. La seule issue de cette boucle étrange est ce que Culioli nomme l'attracteur, valeur imaginaire sur laquelle vient buter le dicible. Ce circuit en boucle crée une intensité caractéristique de l'investissement affectif du sujet, marqué par la prosodie et la forme de l'énoncé.

IV. Pour conclure

Le *jeu de miroirs* tel qu'il est exemplifié par les scénarios de R.L. Laing et comme je l'ai esquissé par des graphes qui simulent des mouvements de représentation, avec des chemins d'accès, à propos de quelques formes d'interaction, est lié au *jeu d'échos* inhérent à la dualité du locuteur/auditeur, à l'écoute et au langage intérieur. C'est aussi ce que Valéry nomme - à propos de l'exigence d'être deux à minima, avec une « réciproque perception » - la *Binité* du *Parler-entendre*. Le propos de Valéry répond ainsi à celui de Bakhtine sur les voix multiples du mot/discours, par lequel nous avons introduit notre réflexion :

« Nous recevons notre *Moi* connaissable et reconnaissable *de la bouche d'autrui*. Autrui est source, et demeure si substantiel dans une vie psychique qu'il exige dans toute pensée la *forme dialoguée*. On parle, on entend, - et le système indivisible *Parler-entendre* (qui devient de très bonne heure silencieuse, non-extériorisé) produit une Dualité-Une, une *Binité* en 2 personnes (...). [1943] » [Valéry (1973), 467]

La *forme dialoguée* dont parle Valéry, est l'intériorisation - sorte d'échoïsation - de ce qui est entendu, à laquelle se surimpose la résonance imaginaire, cognitive et affective, qui en infléchit le sens et l'action. Le dialogisme, qu'il soit interne ou externe, reçoit un nouvel éclairage d'être ainsi ramené, comme nous avons essayé de montrer, à ses conditions de possibilité, qui sont inhérentes à l'activité de langage, dans sa dimension intersubjective et dans son caractère double d'être à la fois externe et interne.

Bibliographie

Bakhtine, M. (V. N. Volochinov), *Le Marxisme et la philosophie du langage. Essai d'application de la méthode sociologique en linguistique*, traduit par Marina Yaguello, Paris, Minuit, 1977 ;

Bakhtine, M., *Problèmes de la poésie de Dostoïevski*, traduit par Isabelle Kolitcheff, Paris, Seuil, 1970 ;

- Bruner, J. S., *Le développement de l'enfant, savoir faire et savoir dire*, Paris, P.U.F., 1991 ;
- Culioli, A., Normand, Cl., *Onze rencontres sur le langage et les langues*, Paris, HDL, Ophrys, 2005 ;
- Culioli, A., *Communication (Linguistique)*, *Encyclopédie Alpha*, Grange-Batelière, 1965 ;
- Culioli, A., *JE VEUX ! Réflexions sur la force assertive, Penser les limites. Ecrits en l'honneur d'André Green*, César Botella dir., Paris, Delachaux et Niestlé, 2002, p. 102-108 ;
- Friedrich, J., « La discussion du langage intérieur par L. S. Vygotski », in *Langue française*, n° 132, 2001, p. 57-72 ;
- Jacques, F., *Dialogiques, recherches logiques sur le dialogue*, Paris, P.U.F., 1979 ;
- Laing, R., D., *Nœuds*, Paris, Eds Stock, 1971 et 1977 ;
- Laing, R., D., *Soi et les autres*, Paris, Gallimard, 1971 ;
- Maldiney, M., *Penser l'homme et sa folie*, Paris, Millon, [1991, 1997] 2007 ;
- Pêcheux, M., *Analyse automatique du discours*, Dunod, Paris, 1969 ;
- Ricoeur, P., *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, 1990 ;
- Todorov, T., *Michaël Bakhtine le principe dialogique suivi d'Ecrits du Cercle de Bakhtine*, Paris, Seuil, 1981 ;
- Valéry, P., *Cahiers I*, Paris, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1973 ;
- Wittgenstein, L., *Remarques philosophiques*, Paris, Gallimard, 2005.